

Comme Hermès, Ulysse est avide : il aime l'argent, les trésors qu'il a réunis chez les Phéaciens et ceux, imaginaires, qu'il décrit dans ses récits. Il veille sur chaque vêtement, chaque trépied, chaque coupe lustrale, chaque morceau d'or qu'Alcinoos et Arété ont placé dans un coffret dont il ferme le couvercle par un nœud que Circé lui a enseigné. Après avoir tué tous les Prétendants, il entend que lui soient rendus, par leurs parents, « les troupeaux que les Prétendants arrogants ont décimés ». Cette avidité fait partie de son amour pour sa demeure (*l'oïkos*) et sa patrie : envers celle-ci, il éprouve une tendresse et une nostalgie comme n'en connaît aucun héros homérique (...). Avec quelle exactitude il décrit Ithaque ! le Nérите « bruissant de feuilles », le terrain hérissé de pierres et, autour, les autres îles, Doulichion, Samé, et Zante,

Car il n'est rien, pour l'homme, de plus doux que sa patrie.

C'est dans *l'Odyssée* que naît la religion de la demeure qui a dominé l'Occident pendant plus de vingt-cinq siècles, imprégnant complètement le roman du XIX^{ème} siècle, jusqu'à *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, et au-delà même. Nous vivons encore dans les derniers feux de la demeure d'Ulysse, où chaque chose – les murs, le mégaron, les chambres, le lit, la réserve, le foyer, les troupeaux, les biens – possède la même valeur qu'une personne ou un sentiment, et doit être conservée, protégée, défendue comme sacrée. On ne défend rien d'autre avec autant de vigueur, pas même sa vie : et c'est pourquoi Ulysse est si impitoyable avec les Prétendants, qui ont violé son *oïkos*. (...)

Le monde d'Ulysse n'est plus le monde héroïque. Lorsqu'il rentre chez lui, il ne veut pas lutter avec le ciel : il est pieux, modeste, il craint les dieux, bien qu'il soit éloigné d'eux. Ses ruses, dont il est si fier, n'excluent pas la piété (...). Il renonce à tout espoir d'immortalité : il n'aspire pas au lit immortel de Calypso, mais à celui, mortel, de son épouse. Je crois que l'auditeur antique de *l'Odyssée* sentait Ulysse très proche de lui, alors qu'Achille était irrémédiablement distant. Ulysse était un homme comme lui. Il avait une maison, des biens ; il avait beaucoup voyagé, comme lui-même voyageait et commerçait vers le milieu du VII^{ème} siècle. Désormais, les dieux étaient lointains : il n'y avait plus de guerres héroïques, les mondes utopiques avaient été détruits. Il ne restait plus qu'à veiller sur son jardin : la maison, les troupeaux, la réserve pleine d'or et de vin doux.

Pietro CITATI, *La Pensée chatoyante*, trad. Brigitte Pérol, 2002.

Être aveugle et ne pas s'en rendre compte ? Se trouver paralysé d'un côté du corps et penser que tout va bien ? C'est ce qui arrive aux patients dits « anosognosiques » : à la suite d'un accident vasculaire cérébral, d'un traumatisme crânien ou d'une maladie neurodégénérative, ils sont frappés d'un handicap lourd, mais ne s'en rendent pas compte. Que se passe-t-il dans leur cerveau ? Le neurologue Isaiah Kletenik et ses collègues de l'université Harvard viennent de pointer du doigt certains circuits de neurones qui seraient à l'origine de ce syndrome. Pour leur étude, les auteurs ont comparé des images du cerveau de patients atteints de cécité totale ou d'hémiplégie (paralysés d'une moitié du corps). Or certains de ces patients comprenaient bien ce qui leur arrivait, mais d'autres non. Dans le cerveau de ces « anosognosiques », deux types de modifications étaient visibles. D'une part, les zones de la vision étaient endommagées chez les aveugles et celles du contrôle des mouvements chez les hémiplégiques - ce qui provoque le handicap. Mais, de surcroît, des lésions étaient présentes au niveau des connexions entre ces zones et deux autres aires cérébrales : l'hippocampe et le cingulum.

L'hippocampe est une zone clé de la mémoire. On comprend donc ce qui se passe : comme l'hippocampe ne communique plus avec les zones visuelles, le patient ne peut pas comparer ce qu'il voit (ou plutôt ne voit pas) avec le souvenir de ce qu'il voyait avant son accident. Difficile, dans pareille condition, de se rendre compte qu'il y a un problème.

La situation est encore plus préoccupante du côté du cingulum. Cette région cérébrale intervient dans une capacité mentale appelée « métacognition », qui désigne la connaissance que nous avons de nos propres capacités et processus mentaux. Un exemple : si vous savez que vous parlez mal l'allemand, c'est grâce à votre métacognition. En l'absence de cette capacité, vous pouvez vous croire excellent germaniste alors que vous ne l'êtes pas. Vous imaginez alors ce qui se passe chez la personne paralysée dont les zones des mouvements ne communiquent plus avec le cingulum : ce dernier se croit toujours agile, bon pied bon œil !

Tanguy SOURD, « L'anosognosie élucidée » in *Cerveau & Psycho* n°158, octobre 2023